

# INTRODUCTION A UNE SOCIO-ANTHROPOLOGIE DE L'« ENTRE-DEUX » IDENTITAIRE DES ‘ DIASPOS ‘

**Sambdoubyèda BONKOUNGOU**

*Université Joseph Ki-Zerbo (Burkina Faso)*

*bonksamch@yahoo.fr*

## Résumé

*Le présent article dérive de notre thèse en sociologie du développement sur la problématique de l'insertion académique et socioprofessionnelle des étudiants burkinabè détenteurs du baccalauréat ivoirien dans les universités publiques de Ouagadougou. Il aborde après une brève présentation de la méthodologie de recherche (méthode qualitative et méthode quantitative), les résultats suivis de discussions. Les données ont été collectées auprès d'étudiants inscrits en Économie ou en Droit à l'Université Thomas Sankara et des sortants diplômés ou non desdites filières des universités Thomas Sankara et Joseph Ki -Zerbo. L'article clarifie d'abord les concepts "diaspo", "identité et stigmaté. Dans un second temps, il fait ressortir que les "Diaspos " sont dans une identité dé-territorialisée, d'une part et d'autre part dans une identité blessée au Burkina Faso. Cependant, ils mettent en place ou développent des stratégies d'ordre individuel ou collectif pour réussir le double objectif pour lequel ils reviennent au pays d'origine de leurs parents.*

**Mots clés :** "diaspo", identité blessée, migration, « entre-deux identitaire », stigmaté

## Abstract

*This article derives from our thesis in sociology of development on the problem of academic and socio-professional integration of Burkinabè students holding the Ivorian baccalaureate in the public universities of Ouagadougou. After a brief presentation of the research methodology (qualitative method and quantitative method), he addresses the results followed by discussions. The data was collected from students enrolled in Economics or Law at Thomas Sankara University and graduates with or without degrees from the said courses at Thomas Sankara and Joseph Ki -Zerbo universities. The article first clarifies the concepts "diaspo", identity and stigma. Secondly, it highlights that the "Diaspos" are in a de-*

*territorialized identity, on the one hand and on the other hand in a wounded identity in Burkina Faso. However, they implement or develop individual or collective strategies to achieve the dual objective for which they return to their parents' country of origin.*

**Keywords:** “diaspo”, injured identity, migration, “identity in-between”, stigma

## Introduction

L’histoire des peuples fait corps avec celle des migrations. D’emblée, F. Gubert (2003) fait ressortir que la migration concerne à ce début de siècle 175 millions de personnes représentant ainsi 2,9 % de la population mondiale et pour Focus 2030 (2021) on enregistre 272 millions de migrants internationaux dont 3,5% de la population mondiale pour l’année 2019. L’Afrique n’est pas en marge de cette migration, même avant la colonisation nous dit, R. R. Koumba (2022, p. 77), *“la mobilité constituait la modalité d’être des sociétés. Avec l’expansion de l’Islam et l’instauration de la traite orientale à partir du VIIe siècle, le continent, précisément l’Afrique de l’Ouest, s’est fortement ouvert au monde”*.

Pour Kadré Désiré Ouédraogo<sup>1</sup> (opt .cit.) alors Président de la Commission de la Communauté économique des États d’Afrique de l’Ouest (CEDEAO), les migrations font partie de l’histoire, de la culture et de la vie quotidienne. De nos jours, 84% des flux migratoires se concentrent dans l’espace CEDEAO et contribue au renforcement de l’intégration régionale.

D’après T. A. Tapsoba et al. (2022, p. 94), le *“ Burkina Faso est avant tout un pays de migration. Grâce aux traditions orales, des historiens ont pu montrer une arrivée évolutive des populations formant la soixantaine d’ethnies [de nos jours].”* Il entretient depuis plusieurs décennies une relation migratoire importante avec la Côte d’Ivoire pays voisin. Aux yeux de B. H. Dabiré (2016, p. 20), *“du fait de l’émigration qui est très*

---

<sup>1</sup> A. Devillard et al. (2015, p.4)

*ancienne, le stock de Burkinabè vivant à l'étranger est très important et concentré principalement en Côte d'Ivoire. Il est difficile, voire impossible d'estimer ce stock''*. En effet, nombreux sont les Burkinabè qui y sont allés, y sont restés et leurs enfants ou petits-enfants scolarisés dans les écoles primaires, post-primaires et secondaires ivoiriennes. Cependant, la configuration de la législation de la Côte d'Ivoire en matière de nationalité et les exigences de son système éducatif limitent les possibilités d'accès des Burkinabè détenteurs du baccalauréat ivoirien dans ses universités publiques. Pour ce faire, les études post-baccalauréat se poursuivent pour les étrangers dans le pays d'origine de leurs pères, plus exactement les pays dont ils ont la nationalité.

C'est ainsi que les étudiants burkinabè détenteurs du baccalauréat ivoirien, les "Diaspos" comme les appellent les Burkinabè restés au pays, re-gagnent le bercail pour un double objectif : s'insérer dans une université au Burkina Faso et y trouver un emploi décent dans le secteur formel.

Le présent article qui dérive de notre thèse de sociologie se donne pour objectif de relever les difficultés identitaires auxquelles les "Diaspos" font face ainsi que les stratégies que ces derniers mettent en place dans le but d'atteindre les objectifs pour lesquels ils sont venus au Burkina Faso. Mais avant, il sied d'évoquer sommairement la méthodologie de la recherche.

## **1. Méthodologie**

La thèse a combiné méthode qualitative et méthode quantitative, ce qu'il convient d'appeler la méthode mixte, sans opposition mais dans une perspective de complémentarité.

La thèse a porté sur la problématique de l'insertion académique et socioprofessionnelle des étudiants burkinabè détenteurs du baccalauréat ivoirien à travers une étude de cas des filières Droit et Économie des universités publiques de Ouagadougou. Il a été

essentiellement question des difficultés d'intégration sociale à Ouagadougou de ces étudiants biculturels et les stratégies qu'ils mettent en place afin de réussir leur parcours académique d'abord et socioprofessionnel par la suite.

Les outils de collecte des données ont été le questionnaire pour la méthode quantitative. Pour ce qui est du qualitatif, nous avons eu recours aux entretiens individuels et collectifs, aux *focus groups*, aux récits de vie et à l'observation. Pour le présent article, seules les données issues de la méthode qualitative seront exploitées, ce qui exclut le questionnaire ici.

L'entretiens est une technique qui consiste à provoquer une conversation réglée entre un enquêté et un enquêteur muni de consignes et, le plus souvent, d'un *guide d'entretien*. Nos entretiens ponctués de relances, ont été individuels et collectifs d'une part et semi-directifs d'autre part. Ils ont été menés jusqu'à la saturation des informations qui est fondamentale dans la méthode qualitative.

Le *focus group* se positionne comme outil qui se veut discussions de groupe ouvertes et organisées afin de cerner pour une recherche donnée, un sujet ou question d'intérêt capital.

Les *focus groups* ont connu plusieurs catégories : des "Diaspos" exclusivement, des non "diaspos", des groupes mixtes (les deux catégories à la fois), avec des filles uniquement, avec des garçons uniquement, soit les deux sexes au même moment.

Les récits de vie ont été compris dans le sens de "*produit d'une démarche globale et cohérente par laquelle le narrateur se posant comme sujet, tente de conférer un sens à son expérience vécue, en l'organisant dans une structure narrative propre. (...), produit en situation "dialogique"*". M.-F. Chanfrault-Duchet (1987, p. 13).

L'observation a concerné la présence et les activités estudiantines ou professionnelles de Burkinabè détenteurs du baccalauréat ivoirien, le rôle éventuel qu'ils jouent dans les mouvements associatifs ou syndicaux.

L'enquête s'est déroulée de juin à septembre 2021 à Ouagadougou et a concerné les étudiants burkinabè détenteurs du baccalauréat ivoirien inscrits en Droit ou en Économie ou ayant passé par ces filières dans l'une ou l'autre des universités Joseph Ki-Zerbo et Thomas Sankara. Au total pour le quantitatif, 104 Burkinabè sortis de l'université et 261 étudiants inscrits dans les registres de l'année académique 2020-2021 ont été enquêtés. Pour la méthode qualitative, elle a concerné soixante-six (66) enquêtés des deux catégories ci-dessus et des personnes ressources. Les données ont été traitées à l'aide de deux logiciels Sphinx et SPSS d'une part et manuellement d'autre part.

L'ensemble des outils que nous venons de décrire nous a permis d'atteindre des résultats scientifiquement acceptables dont quelques aspects seront présentés et discutés dans les prochaines lignes.

## **2. Résultats et discussion**

Avant d'aller en profondeur dans notre analyse, il nous paraît utile de clarifier les concepts clés que nous manipulons. Il s'agit du vocable "diaspo" et le concept de stigmaté.

### ***2.1. Clarification conceptuelle***

D'abord pour ce qui est du vocable "diaspo", nous disposons de peu d'informations sur les raisons et les origines de la désignation de Burkinabè par ce qualificatif. Le moins que l'on puisse dire est de convenir avec M. Zongo (2006) que même si son origine est assez vague, il demeure lié à l'intensification de l'arrivée des enfants des émigrés burkinabè dans le système scolaire et universitaire du Burkina Faso à partir de la décennie 80. De plus, au départ et globalement, ces élèves et étudiants

sont appelés au Burkina Faso “les enfants issus de la diaspora”, par la suite, ils seront désignés par le terme “diaspo” qui renvoie à une contraction de l’expression initiale. En milieu universitaire, il serait opposé au terme moaga “tenguiste” qui se rapporte à ceux qui sont nés au Burkina Faso qui n’ont pas une expérience de migration internationale. Il convient également de noter qu’aux yeux des Moose, groupe ethnique majoritaire au Burkina Faso, le sens le plus proche de “diaspo” est “tabouga” qui désigne un enfant né à l’étranger même à l’intérieur du pays. À titre illustratif, l’enfant d’un Moaga né hors de son groupe ethnique même à l’intérieur du Burkina Faso est un “Tabouga”. En clair, un “Diaspo” ou un “Tabouga” est un déraciné, éloigné de la culture d’origine et un stigmate leur est attribué, ce qui n’est pas sans conséquence sur leur intégration sociale au Burkina Faso et singulièrement à Ouagadougou. De retour au Burkina Faso, le migrant est appelé “Kaosweogo”<sup>2</sup> et ses enfants “Diaspos” à l’université et dans les milieux des scolarisés.

Ensuite, le stigmate un concept développé par E. Goffman (1975, p. 7) opt. cit., est “*la situation de l’individu que quelque chose disqualifie et empêche d’être pleinement accepté par la société*”. P. Vienne (2004, p. 178). Dans le même ordre d’idée, L. Dumais (2003, p. 4-5) y voit “*une étiquette sociale négative qu’attribue une large frange de la société à un groupe de personnes en particulier. De nombreux groupes sociaux sont ainsi porteurs de stigmates et sont sujets à la stigmatisation*”, avec pour conséquences ou effet la mise à part, la ségrégation des groupes, l’exclusion sociale, etc. Il est donc aisé de conclure avec L. Bouthillier & F. Filiatrault (2003, p. 3) que la “*stigmatisation s’inscrit dans un processus social complexe mettant en relation plusieurs autres concepts tels que l’étiquetage social et la discrimination, la déviance et la*

---

<sup>2</sup> Un individu ayant duré en brousse

*normalisation des comportements, la vulnérabilité et les rapports de pouvoir, la représentation sociale, voire même l'identité*".

Les conséquences observables de la stigmatisation des "Diaspos" sont selon les résultats de notre recherche semblables à celles déjà décrites par M. Zongo (2006) qui estime que leurs rapports avec les "Tenguistes" "restent influencés par la réserve, la suspicion voire des accusations et indexations réciproques. Ils sont d'ailleurs traités de "pieds noirs", "petits ivoiriens ratés", "d'impolis", "des présomptueux" ...

## ***2.2. Des identités déterritorialisées***

Nous voyons avec P. Claval (1997, p. 7) que " *les problèmes du territoire et la question de l'identité sont indissolublement liés*".

Dire aujourd'hui que frontières et front sont des mots de la même famille pourrait étonner beaucoup de personnes. Or, par l'étymologie du mot, l'on se rend compte que la frontière marque effectivement la limite du front. L'État au sens moderne est un produit de la guerre comme nous le fait voir P. S. Huntington (2004, p. 27) : " *l'apparition d'États-nations en Europe a été le résultat de plusieurs siècles de guerres continuelles (...). Les guerres ont à la fois donné la possibilité et contraint les États à créer une conscience nationale au sein de leur population.*"

Pour ce qui est de l'Afrique, les frontières ont été définies non pas par une guerre mais au congrès de Berlin (1884- 1885) selon R. R. Koumba (2022) sauf le Libéria et l'Éthiopie qui n'ont jamais été colonisés. D'ailleurs, ces découpages pour Ouédraogo (2012) ont été arbitraires, en fonction des intérêts économiques du colon séparant dans beaucoup des cas une même communauté parlant la même langue pour ne pas dire les enfants d'une même personne ou d'un même lignage.

La question de l'identité de nos jours est intrinsèquement liée à la question du territoire. L'espace auquel l'individu appartient objectivement ou subjectivement ou du moins où il vit influence de façon directe ou indirecte son identité comme le reconnaissent si bien C. Pageon (1991), B. Collignon (1997), P. Claval (1997) et T. R. Boa (2009).

Ainsi, la complexité de l'identité du "Diaspo" qui est biculturel se trouve-t-elle renforcée par son départ de la Côte d'Ivoire pour venir vivre au Burkina Faso.

D'après M. Carbonnier (2015, p. 6), *" la notion d'identité est complexe. Son utilisation de façon courante dans les discours quotidiens autant que dans les sciences humaines la rend relativement floue. De fait, il n'est pas facile d'en donner une définition simple"*.

Aller en aventure dans son propre pays ou plus clairement dans le pays dont on possède la nationalité n'est pas une entreprise facile à comprendre. Il est utile de rappeler que les deux pays et les deux peuples sont dans l'entremêlement depuis des temps historiques. D'ailleurs, la Commission Nationale des Frontières de Côte d'Ivoire : CNFCI (2020) rappelle que le Burkina Faso vient en tête dans le classement des étrangers en Côte d'Ivoire avec 64,7% de l'effectif des résidents étrangers au recensement de la population ivoirienne de 2014. Cependant, des situations conflictuelles ne manquent pas et s'observent des frontières (enjeux fonciers) jusqu'aux capitales (enjeux politiques ou diplomatiques). En outre, *" dans les 13 sous-préfectures qui font frontières avec le Burkina Faso, la relation entre la population locale et la population du pays voisin est globalement bonne mais avec une présence de conflits fonciers"*, CNFCI (2020, p. 21).

Les "Diaspos" sont nés pour la plupart dans un espace, un territoire, un pays dont ils n'ont pas la nationalité qui les a vu grandir. Au cœur ou vers la fin de leur adolescence, ils se voient plus ou moins contraints de poursuivre leur cursus universitaire



au pays dont ils possèdent la nationalité et qu'ils ne connaissent pas. Sans verser dans des débats philosophiques, la question d'identité renvoie à la question de qui sommes-nous ? ou qui sont-ils ? Ces questions reviennent à suis-je ce que je pense être ou suis-je ce que les autres pensent que je suis ?

O. F., Étudiante en Économie 3<sup>e</sup> année, arrivée au Burkina Faso pour la 1<sup>re</sup> fois en 2016 s'exprime à propos :

Je ne sais pas comment je vais qualifier ça mais quand j'étais là-bas [en Côte d'Ivoire], c'est vrai que je n'étais jamais venue ici [Burkina Faso] hein, je ne savais comment mais quand on expliquait, je voyais le Burkina Faso autrement, c'était autre chose quoi carrément un monde différent comme un pays inférieur je peux le dire à la Côte d'Ivoire. Mais à l'arrivée j'étais épatée, très contente de voir Ouagadougou, je suis à Ouagadougou, c'est Ouagadougou que je connais, c'est tout le contraire que l'on nous présentait là-bas. Moi je ne pensais que Ouagadougou était une ville aussi développée que ça, pour moi c'était un village. Je voulais rester là-bas. Non ! Avec ce que je voyais, je n'avais pas mon avenir ici. C'est par obligation que je suis venue sinon je voulais rester. Je n'avais pas en tête de venir ici.

À l'analyse, l'on se rend à l'évidence que comme Fatimata, pour beaucoup d'étudiants "diaspos", le Burkina Faso est une découverte agréable. L'image du Burkina Faso qui leur est présentée soit par leurs propres parents, soit par les Ivoiriens et les autres nationalités en présence en Côte d'Ivoire est généralement négative, ce qui ne leur donne pas une forte envie de venir y vivre.

Même s'ils viennent vivre au Burkina Faso par "obligation", l'analyse des données permet de se rendre compte qu'une fois au Burkina Faso, un sentiment d'amour au pays d'origine des parents et un sentiment d'appartenance s'y installent. C'est généralement par une surprise agréable à la découverte du

Burkina Faso, contraire à l'image qui était servie jusque-là en Côte d'Ivoire, qui marque le début de ces sentiments.

Le rapport au pays de ses parents et partant, leur "identité première" et leur regard (image) sur le pays d'origine de leurs pères changent automatiquement dès les premiers contacts avec les gens à Ouagadougou.

Les raisons qui expliquent le retour des bacheliers burkinabè au pays d'origine restent peu connues et peu documentées. Les plans juridique, économique, social, socioéconomique des parents, pourraient être envisagés. Il y a même l'idée que les bacheliers burkinabè ou leurs parents ignorent les textes organisant l'enseignement supérieur ivoirien. Il est donc extrêmement difficile de répondre avec certitude à la question de savoir pourquoi les étudiants burkinabè détenteurs du baccalauréat ivoirien s'inscrivent dans les universités au Burkina Faso plutôt que dans les universités ivoiriennes comme ils l'ont fait pour leur cycle primaire, post-primaire et secondaire.

Au plan juridique, il importe de ne pas oublier les conditions difficiles d'acquisition de la citoyenneté par naturalisation en Côte d'Ivoire. La CNFCI (2020) dans une description de la structuration de la population ivoirienne a bien pu noter que les naturalisés Ivoiriens ne représentent que 0,6% de la population ivoirienne.

Au niveau économique, M. Zongo (2006) considère que la Côte d'Ivoire confrontée aux tourmentes de la crise économique, a progressivement redéfini la place des étrangers dans la société ivoirienne ; par des restrictions des conditions d'accès aux emplois, aux bourses aux étrangers ainsi qu'à leur stigmatisation, ce qui conduit les enfants des étrangers vers les pays de leurs parents après le baccalauréat surtout.

Au plan social, beaucoup de nos enquêtés ont évoqué la question du patriotisme, certains parents même préfèrent faire recours au faux et usage de faux pour faire établir des jugements supplétifs

d'acte de naissance au Burkina Faso pour leurs enfants nés en Côte d'Ivoire.

Les propos suivants d'un de nos enquêtés illustrent bien cet état de fait : *''Je suis né en Côte d'Ivoire mais mon père est venu ici faire mon extrait de naissance. Sur papier je suis né au Burkina Faso, je n'étais jamais venu au Burkina Faso''*.

Soutenir le retour des étudiants ''diaspos'' au Burkina Faso par le patriotisme ou par le besoin de retrouver leurs origines ne résiste pas à l'analyse. En effet, des faits que nous avons observés ainsi que l'attitude ou les propos de certains enquêtés laissent voir que beaucoup de ''Diaspos'' n'entretiennent pas de relations avec le village d'origine des parents soit par leur volonté propre soit par une mise en garde de leurs parents quand ils préparaient le voyage pour l'université à Ouagadougou. Il y a également le fait que certains ''Diaspos'' retournent en Côte d'Ivoire avec ou sans diplôme universitaire.

Au plan socioéconomique des parents, il y a les coûts exorbitants de l'université publique ivoirienne comparativement au Burkina Faso où c'est quasi-gratuit. L'on se rappellera que les frais d'inscription à l'université Joseph Ki-Zerbo sont maintenus à quinze mille (15 000) francs depuis plus de trois décennies. La littérature sur la diaspora burkinabè en Côte d'Ivoire s'accorde comme le disent A. Devillard et *al.* (2015) qui reconnaissent que les Burkinabè y travaillent principalement dans le secteur agricole en zone rurale, le commerce et l'artisanat en zones urbaines. Au plan de la connaissance des textes l'Ambassade de Côte d'Ivoire à Ouagadougou parle de quota d'inscription dans les universités publiques pour les étrangers ayant un baccalauréat ivoirien.

Pour beaucoup d'entre eux, l'image négative du Burkina Faso, véhiculée par les Ivoiriens, les autres nationalités en Côte d'Ivoire et même leurs propres parents quelquefois ne leur donne aucune envie de venir y vivre. C'est donc sous contrainte qu'ils

se retrouvent au Burkina Faso pour les études supérieures. Face à la réalité, les choses s'inversent dès les premiers moments car pour beaucoup, l'image qu'ils avaient du Burkina Faso n'est que sous-estimation et infériorisation.

Peu importe la raison de la présence des "Diaspos" à l'université à Ouagadougou, c'est par des termes stigmatisants (qui sont à l'origine de certains préjugés et d'exclusion) qu'ils y sont identifiés. Beaucoup d'entre eux ont conscience de cet état de fait et pensent que leur filière d'étude à l'université serait un tremplin pour une justice sociale. C'est la conviction de F.F, Licence :

J'ai choisi le Droit pour la Justice, le droit je le respecte, il faut trouver le juste milieu. Ce que nous vivons, seule la Justice peut résoudre ça, on veut le juste milieu, l'égalité. À quoi ça sert de crier partout « armée française dégage » alors que l'on rejette ses propres frères "diaspos" ?

La construction de l'identité "diaspo" à Ouagadougou peut se comparer (ou ressembler) à une identité ivoirienne à Ouagadougou. Des réponses du genre *"avec les "Diaspos" on se retrouve, Entre nous Diaspos on se comprend, la cité universitaire pour moi est comme la Côte d'Ivoire que je retrouve, je me sens mieux en cité"* pourraient édifier nos propos.

L'identité étant liée au territoire conduit le "Diaspo" à Ouagadougou à s'attacher à ceux qui lui sont proches culturellement c'est-à-dire ceux qui ont plus ou moins la même expérience migratoire que lui. Certains mêmes sont allés jusqu'à dire qu'ils sont au Burkina Faso de corps mais leur âme et leur esprit sont en Côte d'Ivoire. P. S. Huntington (2004, p ; 25), démontrait déjà que *" les individus s'identifient à ceux qui leur ressemblent le plus et avec lesquels ils partagent une appartenance ethnique, une religion, des traditions et des mythes ancestraux et historiques perçus comme communs "*.

Un autre élément révélateur de l'identité "dé-territorisée" des "Diaspos" est celui observé dans les dénominations mêmes des associations qui leur sont spécifiques. En effet, les "Diaspos" créent des associations qu'ils animent au sein des campus en vue d'entretenir des liens sociaux entre eux et surmonter les difficultés d'intégration sociale à Ouagadougou. Ces "Associations des étudiants Burkinabè ressortissants de [localités ivoiriennes]" mettent en emphase les liens entretenus ou à entretenir avec cette partie de la Côte d'Ivoire. Ils s'identifient à titre illustratif "Divolais", "Abidjanais"... Ces résultats sont semblables à ceux de C. Dubar (1998, p. 75) qui souligne que *"ce sont les catégories sociales, intériorisées tout au long du cycle de vie (niveaux scolaires, catégories professionnelles, positions culturelles...), qui constituent les matériaux à partir desquels les individus s'inventent des identités singulières"*.

### **2.3. Des identités blessées, mutilées**

L'analyse des identités blessées ici prend appui sur les représentations sociales des Mosse, groupe ethnique majoritaire au Burkina Faso dont la langue a le plus de locuteurs. Cette restriction trouve son intérêt dans le fait que l'on n'est pas sûr que les autres groupes ethniques désignent de façons différentes les migrants ainsi que leurs descendants par des termes stigmatisants. Aux yeux du Moaga, migrer c'est aller en brousse quel qu'en soit la destination, même découcher revient à dire qu'il a dormi en brousse (dans l'herbe). Comme il faut un minimum de temps entre le départ et le retour probable pour le migrant international, à son retour il est identifié par le terme "kaosweogo", (il a duré en brousse), son enfant qui y est né s'il en a, "taabouga", pluriel "taaboussé". Celui qui y a passé un très long temps et dont on n'a pas espoir de retour s'appelle à son absence bien entendu "pawoego" (il est resté en brousse).

On peut affirmer que des perceptions négatives qui présentent le ‘‘Diaspo’’ comme dépourvu d’une identité claire et de surcroît, porteur d’une culture de la violence acquise en terre ivoirienne sont en cours au Burkina Faso. En effet, qualifié de ‘‘faux Ivoirien’’, le ‘‘Diaspo’’ n’est pas non plus perçu comme un vrai Burkinabè. En outre, on lui colle le stigmate de la violence.

R.T.W., Licence Droit s’exprime à ce propos : *‘‘si on m’appelle ‘‘Diaspo’’, ça me mougou<sup>3</sup> mal. En Côte d’Ivoire, on nous appelle Burkinabè avec dédain même. Arrivés ici sur notre propre terre, on nous appelle Ivoiriens. Ka soma yé, c’est pas bon’’*

La mutilation de l’identité du Burkinabè migrant en Côte d’Ivoire peut se comprendre à deux niveaux : c’est-à-dire en terre ivoirienne comme en terre burkinabè. Les Burkinabè qui arrivent nouvellement sont perçus par les Ivoiriens et leurs frères burkinabè qui y sont comme ‘‘broussards’’, ‘‘non civilisés’’, etc. Les propos de A.B.C., migrant de retour et installé à Ouagadougou depuis plusieurs années nous éclairent à ce sujet.

Arrivé en Côte pour la première fois, la première difficulté est celle liée au regard des gens de là-bas. Ivoiriens comme Burkinabè te regardent comme un broussard. On te reconnaît par ton habillement, ta démarche et dans le discours. (...). Les Burkinabè t’appellent ‘‘Yirmoaga<sup>4</sup>’’, les Ivoiriens l’appellent un ‘‘yâtin’’, un ‘‘gaou’’, un ‘‘Albert’’.

L’émigré burkinabè vers la Côte d’Ivoire se trouve au cœur d’une identité problématique dans chacun des deux pays. Identifié avec dédain en Côte d’Ivoire, de retour au Burkina Faso il est considéré comme un déraciné. Il y a difficultés d’insertion ou de réinsertion sociale pour le Burkinabè migré en terre ivoirienne. Dans ce sens, l’on peut comprendre aisément les

---

<sup>3</sup> Expression propre aux ‘‘Diaspos’’ qui signifie déplaire, s’énervier

<sup>4</sup> Moaga du village, non civilisé

candidats au non-retour au Burkina Faso optant donc pour une migration définitive.

Le prolongement ou peut-être la reproduction de cette identité mitigée se perçoit sur les descendants issus de l'émigration burkinabè en Côte d'Ivoire, qualifiés de "Diaspos" à Ouagadougou quand ils y arrivent après le baccalauréat pour leurs études universitaires.

Au Burkina Faso, un adage très connu disant que *"le chien qui appartient à deux concessions meurt de faim"* ou encore *"le singe de deux montagnes est toujours perdant"* semble trouver application ou concrétisation dans l'imaginaire des Burkinabè sur la question du "Diaspo". D'abord en Côte d'Ivoire on dit d'eux ou on les qualifie de « Faux burkinabè » malgré leur nationalité burkinabè car la législation burkinabè reconnaît tout enfant né de père ou de mère burkinabè, Burkinabè. D'ailleurs après le baccalauréat leur inscription dans les universités ivoiriennes publiques n'est pas de facto comme leurs pairs ivoiriens. De re-tour au Burkina Faso pour des raisons d'études, ils sont traités de "Faux Ivoiriens" ou d'"Ivoiriens ratés". Ce traitement est accompagné de stigmatisation, de mépris, de refus quelquefois de droit ou d'accusations. L'identité au sens de Dubar est une illusion. Celle des étudiants "diaspos" à Ouagadougou l'est davantage en ce sens qu'au Burkina Faso, bien que possédant la nationalité burkinabè par naissance, la société les traite d'étrangers. Étranger à l'étranger, étranger chez soi.

Nos résultats sont similaires à ceux de P. S. Huntington (2004, p. 35) qui reconnaît qu'*"il peut arriver que l'on aspire à obtenir une identité mais que celle-ci nous soit refusée par ceux qui la possèdent déjà"*.

Les difficultés sont liées également au fait que dans la législation burkinabè, ceux qui sont nés à l'étranger doivent impérativement présenter le certificat de nationalité burkinabè d'un des géniteurs avant de se faire établir les leurs. Or, comme

nous l'avons vu plus haut, beaucoup de ceux qui ont migré en Côte d'Ivoire sont des analphabètes et n'ont pas toujours le réflexe de se faire établir le certificat de nationalité. En cas de décès des parents (ou dans une certaine mesure le divorce ou la séparation) ou de disparition, le "Diaspo" peut se retrouver dans des difficultés énormes de prouver sa nationalité burkinabè, toute chose qui renforce son "flou identitaire". On peut admettre l'hypothèse d'un risque élevé d'apatridie du "Diaspo" en terre burkinabè.

On peut soutenir donc que les "Diaspos" sont dans un manque à être identitaire, ils s'identifient subjectivement tantôt comme des Burkinabè, tantôt comme des Ivoiro-burkinabè. C'est ce que nous fait entendre cet enquêté :

Moi je me sens Burkinabè de deux façons : Burkinabè à part entière lorsqu'il s'agit des valeurs, par exemple quand on chante l'hymne national on se sent fier d'être Burkinabè. À part ça je me sens partiellement Burkinabè sur certains plans nous ne sommes pas égaux, nous ne sommes pas les mêmes.

Ici, on s'aperçoit que le "Diaspo" en fonction du contexte revendique l'une ou l'autre des nationalités même s'il ne possède pas formellement la nationalité ivoirienne. D'ailleurs, l'ivoirité est une affirmation de l'identité dans un sens originel et un mouvement culturel semblable, selon T. R. Boa (2009, p. 76) aux '*mouvements culturels et politiques d'affirmation d'identité des années 70 [qui] sont pour les États-Unis, les Black Panthers, le « Soul to Soul », la mode Afro*'

Nous pouvons en conclure avec P. Claval (1997, p. 5) que

La construction de l'identité prend une dimension nouvelle chaque fois que les jeunes ont la possibilité de choisir entre plusieurs systèmes de valeurs. (...). De là les critiques qui sont souvent adressées aux métis : on ne sait pas toujours quel système de valeurs ils ont fait leur, celui du père ou celui de la mère ; il leur arrive, dans des



moments difficiles ou lors de crises, de changer d'identité.

Face à cette situation de stigmatisation des étudiants "diaspos" qui implique préjugés, rejets et exclusion sociale quelquefois, une question mérite d'être posée : Est-ce à dire que les étudiants "tenguistes" sont enracinés ? Ont-ils une identité enracinée ?

Il serait simpliste de répondre à cette question par l'affirmative. On risquerait de tomber dans le biais de "l'illusion identitaire", imaginaire, supposée ou présupposée, réelle ou fictive au sens de P. Claval (1997), C. Dubar (1998), S. Belguidoum (2000) et P. S. Huntington (2004) ou "*l'identité est un processus inachevé et toujours en construction*" chez S. A. Pascual (1997, p. 96) ou "*d'un développement lent et permanent du cerveau humain, ce dernier très inachevé à la naissance, reste vulnérable à l'environnement social et culturel*" chez P.-M. Lledo (2019, p. 32). D'ailleurs, P. S. Huntington (2004, p.35) soutient que "*les identités sont des individualités imaginaires ; elles sont ce que nous pensons être et ce que nous aspirons à être. (...), chaque individu est relativement libre de définir son identité comme bon lui semble*", et C. Dubar (1998) parle d'identité personnelle et d'identification sociale.

S. Belguidoum (2000, p. 11) a pu démontrer que "*la double nationalité dont se revendiquent les jeunes est une nationalité de l'entre-deux (...) d'autant qu'ils restent pris entre une nationalité d'assignation (...) et une nationalité réelle mais dont la reconnaissance est encore problématique*".

Pour revenir à l'idée de déracinement ou d'éloignement de la culture du "Diaspo", il est intéressant de relever que les "Tenguistes" connaissent eux aussi une identité marquée par le déracinement. Trois principales raisons soutiennent notre analyse.

Les "Tenguistes" connaissent des migrations à l'intérieur des frontières nationales du Burkina Faso (combien d'étudiants des universités Joseph Ki-Zerbo et Thomas Sankara sont nés à

Ouagadougou et y ont grandi ?). En observant les listes des étudiants, les lieux de naissance sont de localités diverses du Burkina Faso. Même parmi ce groupe des étudiants moose, combien sont d'autres Moose différents des Moose de la région de Ouagadougou. On gardera à l'esprit que les variations intralinguistiques entraînent inéluctablement des variations culturelles. À titre d'exemple, les Mosse du Yatenga (Yadesse) sont identifiés comme parlant sans vergogne, sans pudeur et ont aussi un franc-parler. Ils seraient proches des "Diaspos" dans ce sens.

La ville de Ouagadougou étant une grande métropole, les identités y sont en perpétuelle recomposition comme nous le fait voir R. R. Koumba (2022, p. 83) :

Bien que la frontière et l'identité soient désormais étroitement liées à la nation, continuer à prôner un « nationalisme culturel » rigide c'est tuer en quelque sorte l'échange si cher à l'humain. Partant du postulat que l'identité culturelle est foncièrement historique car découlant d'une construction continue.

Enfin, parce que les changements d'identité ne passent pas toujours par le déracinement perçu comme déplacement physique, mais également comme un déplacement virtuel grâce aux Technologies de l'Information et de la Communication (TIC). De ce point de vue, le procès fait aux étudiants "diaspos" d'avoir importé une culture de la violence acquise en Côte d'Ivoire, mérite d'être nuancé. Nous avons entendu des propos du genre *"j'ai dit dès le début quand les « Diaspos » je les appelle des Ivoiriens ont commencé à envahir l'université de Ouagadougou : ils ont fini de bruler la Côte d'Ivoire, ils viennent ici maintenant pour brûler"*.

Les images d'étudiant et de campus universitaires périodiquement en ébullition, véhiculées par les TIC peuvent tout à fait conduire les "Tenguistes" à adopter par imitation des

comportements violents. Il ne faudrait donc pas minimiser les effets de ‘contagion culturelle’ des TIC.

Il n’en demeure pas moins important de reconnaître que depuis les années 80 d’une manière générale en Afrique, à l’interne, l’État si l’on en croit M. Gazibo (2017, p. 5) ‘*est investi par une société civile plus diversifiée, plus jeune qui lui conteste le monopole sur la politique, lui demande des comptes et montre de fortes demandes en matière de politiques publiques que nombre de gouvernants africains peinent à mettre en œuvre*’.

En outre, il est question de ‘*connexion continue des différents peuples africains avec le monde par le truchement des nouvelles technologies de communication, (...), [qui] fournissent de nouvelles façons de transporter des informations sans que leurs utilisateurs aient besoin de se déplacer*’ Koumba (2022, p. 75)

En définitive, restreindre les manifestations des grèves au campus universitaire par la violence à la présence des étudiants ‘diaspos’ serait de refuser l’Afrique dans la marche du monde et de la clouer dans la stagnation sociale qui est récusée par les anthropologues.

Peut-on négliger ou ignorer l’influence des TIC qui font du monde un village planétaire ? La démocratisation de l’enseignement n’a-t-elle pas rendu accessible l’université à un plus grand nombre dont la gestion devient difficile quand on sait que la planification n’est pas toujours au rendez-vous dans les pays en voie de développement ?

Y a-t-il une université publique de la sous-région ouest africaine qui soit restée comme un fleuve tranquille ces dernières décennies ? Un ‘Diaspo’ a pu s’interroger si ce sont les ‘Diapos’ qui ont bien pu occasionner les événements de 1968 dans les universités françaises.

Au bout du compte, il est utile d’admettre l’hypothèse de la dynamique sociale dans les faits se déroulant à l’université ou dans le monde professionnel au Burkina Faso. Dans le cas

contraire, on tombera facilement dans le cas de figure du bouc émissaire.

Notre recherche a mis au jour une divergence d'analyse et d'interprétation de ce qui fait objet des accusations faites aux "Diaspos". Les "Diaspos" ont un regard autre sur les accusations qui leur sont adressées. L'analyse de cette identité du "Diaspo" est tout autre. Ils sont fiers des résultats engrangés par leurs luttes qui sont d'ailleurs bénéfiques à tous à leurs yeux. Ils n'hésitent pas à rappeler dès que l'occasion se présente, ou à les exhiber. Ces résultats sont tout azimut ; des frais d'abonnement au bus, les conditions de vie et d'étude à l'université sans oublier les questions salariales. Nous avons entendu de leur part des propos comme *'Tu vois, les grands axes de l'université Joseph Ki-Zerbo sont bitumés c'est nous qui avons exigé'*. *'Au MINEFID quand on a lutté et puis on a augmenté les choses-là qui n'est pas content ?'* En tous les cas, les "Diaspos" pensent avoir apporté ou apportent toujours leur contribution à la réparation de certaines situations qu'ils appellent injustice, profitable pas seulement à eux mais à tous et même aux générations futures. Sur un des plateaux d'une balance, de l'identité du "Diaspo", il y a un sens déviant et sur l'autre un sens noble, revendiqué par les "Diaspos" eux-mêmes.

#### ***2.4. Une identité de « l'entre-deux » : pas anémique, mais schizophrénique***

Accordons-nous avec M. Carbonnier (2015) que le concept schizophrénie, a été employé la toute première fois, par Eugène Bleuler en 1908, en opposition à l'expression "démence précoce" de Kraepelin en cours jusqu'alors. Pour cet auteur, la schizophrénie renvoie à une pathologie qui concerne l'individu dans sa globalité, et en impacte son identité dans ses dimensions corporelle, psychique et sociale.

Il serait simpliste de considérer l'insertion académique et socioprofessionnelle des étudiants "diaspos" à Ouagadougou comme un bateau dans un fleuve tranquille qui conduit tous les occupants à bon port. En conséquence, certains n'arrivent à s'acclimater et tombent dans les troubles de la personnalité.

Pour C.-A. Vieillard (2017), la personnalité désigne en quelque sorte *la signature psychologique* d'un individu, et les traits de personnalité sont relativement stables dans le temps, et définissent une perception de l'environnement et une façon de gérer ses relations interpersonnelles. On parle de personnalité pathologique ou de trouble de la personnalité lorsque les traits de personnalité sont peu nombreux, particulièrement marqués et qu'ils induisent une altération du fonctionnement social et une incapacité à s'adapter aux différentes situations de la vie.

En définitive, le trouble de personnalité constitue un facteur de vulnérabilité dont les troubles dépressifs. L'UNICEF (2011), *opt. cit.* Relève que

Les enfants séparés de leurs parents du fait d'une migration ont deux fois plus de risques que les autres d'avoir des problèmes psychologiques (...). Les problèmes psychologiques notés étant un sentiment d'abandon, de tristesse, de découragement voire de désespoir, de colère et de manque de confiance en soi qui peuvent parfois se transformer en comportements violents. (T.A. Tapsoba et *al.* (2022, p. 99))

Certes, beaucoup d'entre eux arrivent à se tirer d'affaire mais force est de constater que l'éloignement du jeune d'avec ses parents, le choc culturel et bien d'autres facteurs obstruent la voie à certains. Ces résultats sont similaires à ceux de L. Bouthillier & F. Filiatrault (2003, p. 6) qui ont fait ressortir que *'la perte d'estime de soi (...) représente sans doute le phénomène le plus marquant chez la personne étiquetée, la stigmatisation pouvant affecter tous les aspects de la vie d'un individu'*. Massé (2003, p. 257) *opt. cit.*, embouche la même

trompète : *‘les théoriciens de l’étiquetage ont déjà souligné que les individus qui se sont vus attribuer une image de déviants finissent par l’accepter et l’endosser, voire par adopter un comportement conforme à l’image qui leur est accolée’*, Bouthillier & Filiatrault (2003, p. 6). Chez Perret (2001, p. 25) *op.cit.*, *‘on observe toujours la société d’un certain point de vue, en fonction de son histoire, de ses attaches, de sa position sociale, et de ses orientations intellectuelles’*, Bouthillier & Filiatrault (2003, p. 8).

Il y a certains qui finissent par devenir casaniers, par repli identitaire, par peur du regard des autres ou vivent dans l’anonymat. Ce qui n’est pas sans conséquences surtout en cas de problèmes de santé ou de décès. Plusieurs fois d’ailleurs, des *‘Diaspos’* sont décédés même après avoir passé plusieurs années au Burkina Faso, réussi leur insertion professionnelle sans une intégration sociale réussie au Burkina Faso. Des cas de décès publiés sur internet (les réseaux sociaux et les groupes Whatsapp et autres) ou par d’autres moyens à la recherche des parents ont été également relevés dans nos résultats.

Des éléments ressortis de nos enquêtes sont illustratifs : *‘il y a un ‘Diaspo’ que je vois tous les jours au cabaret quand je viens au campus ; il a abandonné’*,

Pour le cas de la France, se livrer à une ethnologie de la vieillesse, aux yeux de M. Jeudy-Ballini (2010), c’est plutôt évoquer le sentiment de solitude, d’abandon, de dépression ou de détresse qui est souvent le quotidien des vieux.

L’identité schizophrénique est bien une réalité chez certains *‘Diaspos’*. Des auteurs comme B. Ibrahim & V. Corman (2018) et M. Carbonnier (2015) font savoir que la schizophrénie se développe le plus souvent chez de jeunes adultes. Comme on le sait, les *« Diaspos »* arrivent au Burkina Faso vers la fin de leur adolescence en moyenne. Pour rappel, ceux qui ont été scolarisés à six ans et qui n’ont pas connu beaucoup de turbulences scolaires obtiennent le baccalauréat

autour de dix-huit ans, ce qui correspond à un moment de fort risque de schizophrénie. Le refus de leur identité, l'exclusion, les accusations des "Diaspos" sont des facteurs qui influencent leur vulnérabilité et accroît le risque de développer la schizophrénie ou occasionner les troubles de la personnalité, comme le fait remarquer M. Carbonnier (2015, p. 19),

Le sentiment d'identité s'accompagne généralement de la notion d'estime de soi ; c'est-à-dire le sentiment de la valeur de l'être que l'on est. (...). C'est tout un contexte physique, culturel, affectif ... qui nourrit les expériences de chacun et renvoie une image plus ou moins positive ou négative engendrant elle-même des sentiments divers (honte, fierté, culpabilité, réussite...).

### *2.5. Les stratégies déployées*

D'après Kaufmann (2004)<sup>5</sup> opt.cit. ,

La construction de l'identité se fait toujours dans une recherche d'un maintien de l'estime de soi. Face à une identité stigmatisée, il est alors nécessaire de trouver des moyens de réduire les effets psychologiques pervers du stigmatisme sur soi et de se bâtir une estime de soi malgré les messages extérieurs et intériorisés affirmant l'absence de dignité d'une telle identité. J. Comte (2010, p. 432)

Face aux difficultés à Ouagadougou, les "Diaspos" vont développer ou mettre en place des stratégies dans le but d'atteindre leur double objectif qui est leur insertion académique à court terme et leur insertion professionnelle à long terme le tout dans une insertion sociale réussie. Ces stratégies sont individuelles ou collectives. Ici, nous insisterons sur les stratégies éducatives : choix des filières pour la formation universitaire à Ouagadougou. Dans le choix du Droit et de l'Économie, deux cas de figure se présentent : injonction des

---

<sup>5</sup> J. Comte (2010 : 432)

parents d'une part et le désir propre des "Diaspos" eux-mêmes d'autre part.

L'injonction des parents dans les choix de filière d'études universitaires à Ouagadougou tient à plusieurs niveaux. Des transferts d'argent pour réalisation détournés à d'autres fins par les parents au village. Le parent place son espoir de récupération ou de réinvestissement y compris la perspective de nouvelles épargnes dans son enfant qui revient à Ouagadougou pour ses études universitaires. Le Droit et l'Économie conduisent à cet objectif : le Droit pour la réparation, l'Économie pour la compétence dans le réinvestissement ou pour l'épargne.

*" Je voulais faire communication mais mon père m'a dit tu fais Droit ", " moi je voulais faire SVT mais mon père m'a dit ; Fo na yii Bud Naaba wala liigd naaba'".* [Tu seras juge (chef du jugement ou banquier ou financier -Chef de l'argent)] sont des propos d'étudiants qui étayaient notre point de vue. S. Belguidoum (2000, p. 3) trouvait que *" le maintien d'une forme de contrôle social sur les enfants qu'il faut protéger contre "les méfaits" de la société d'accueil, la résistance à l'altérité, s'inscrit dans ce projet "*.

De même, les débouchés du Droit et ceux de l'Économie sont connus, peut-être parce qu'ils font partie des métiers anciens, décrits même dans les livres religieux ou relayés par l'actualité. Les débouchés directs de ces deux filières sont également connus même des personnes sans instruction par comparaison aux autres filières comme sociologie, linguistique, philosophie, sciences de la vie et de la terre...

Au niveau du choix opéré par les "Diaspos" eux-mêmes, le Droit et l'Économie sont identifiés et traités comme des filières prestigieuses au Burkina Faso. Les "Diaspos" ont conscience de leur situation de stigmatisation à Ouagadougou d'où leur intérêt pour les disciplines dont les débouchés sont nombreux et conduisent à des sphères d'influence administrative, économique et même politique.



Aussi, le Droit et l'Économie sont-ils privilégiés dans les concours directs. En conséquence, les agents qui sont dans l'administration judiciaire et financière sont les plus nantis en matière d'avantages pécuniaires (fonds communs, primes, frais de missions plus élevés, rémunérations, etc.). D'ailleurs, tous les projets de gouvernants tendant à la remise à plat des traitements de salaires et des autres avantages ont connu un échec. En plus, les syndicats des métiers judiciaires et des métiers financiers semblent être les plus redoutés des gouvernants, ils ont toujours presque eu satisfaction totale de leurs plateformes revendicatives. L'augmentation des salaires des magistrats dès les premières heures de pouvoir du Président Roch Marc Christian Kaboré en 2016 étaye notre propos. Selon l'opinion publique burkinabè, c'est cette augmentation qui a donné un coup d'accélérateur à la série des grèves perlées dans l'administration burkinabè.

Enfin, le Droit et l'Économie sont deux disciplines académiquement parlant éloignées mais dans le processus de recrutement des agents publics de l'État, elles sont rapprochées. Elles se taillent la part du lion dans les concours directs de la fonction publique burkinabè. En effet, les communiqués d'ouverture sont très nombreux dans lesquels on lit le plus fréquemment : *''peuvent faire acte de candidature, les Burkinabè des deux sexes titulaires d'une licence en Droit ou en Économie''*.

Les stratégies mises en place par les "Diaspos" s'inscrivent dans la perspective du destin commun du fait de migration. Ils sont tous loin des parents restés en Côte d'Ivoire qui ne pourvoient pas toujours à leurs besoins, manquent d'attache avec le village d'origine des parents, stigmatisation, refus des familles d'accueil pour certains contraints de se retrouver en cité universitaire en surnombre en violation des textes en vigueur, etc. Ils sont animés par un système de pensée qui les pousse à

relever le défi : ‘retourner en Côte d’Ivoire étant perçu comme manque de courage, réussir devient la devise’.

L’analyse des stratégies d’insertions académique et socioprofessionnelle des ‘Diaspos’ nous conduit à l’idée d’une conclusion semblable au titre d’un ouvrage de R. Holiday (2018) : ‘*L’obstacle est le chemin : De l’art éternel de transformer les épreuves en victoires*’.

L’identité des ‘Diaspos’ se construit à travers leur processus d’intégration sociale au Burkina Faso et, aussi leur insertion professionnelle qui participe de la valorisation de leur identité au sens de C. Dubar & S. Engrand (1991, p. 87) pour qui, ‘*travailler, c’est aussi construire son identité professionnelle*’. Leurs stratégies leur permettent non seulement de renverser le stigmate au sens goffmanien mais aussi, de friser l’admiration de leurs pairs. En définitive, ces derniers se retrouvent au Burkina Faso avec dans ce qu’il convient d’appeler le paradoxe du ‘Diaspo’ : le refusé est aimé et devient source d’inspiration un modèle de réussite à suivre dans les modes de travail même dans la manière de s’exprimer. Ils auraient ouvert les yeux des ‘Tenguistes’ dans biens des domaines : ‘ils [les ‘Diaspos’] savent motiver les gens’, ‘ils montrent aussi un exemple de solidarité’ ont été des expressions récurrentes dans notre recherche.

## Conclusion

Notre contribution dans une approche socio-anthropologique d’une catégorie de migrants internationaux appelés spécifiquement ‘diaspos’ au Burkina Faso a permis de rendre compte de certaines de leurs caractéristiques. En clair, les ‘Diaspos’, nés en Côte d’Ivoire ou y ayant grandi de retour au pays dont ils ont la nationalité sont dans une sorte d’identité mitigée. Le parcours migratoire les place dans des identités déterritorialisées, blessées ou mutilées au contact de la culture

burkinabè, leur nouveau milieu de vie. Ils demeurent au centre d'une ébullition identitaire faisant d'eux objets de stigmatisation, d'accusations diverses et même de rejet de la part des "Tenguistes". Il arrive aussi que cette identité de « l'entre-deux » ne soit pas toujours anomique, mais schizophrénique qui conduit le "Diaspo" dans des conditions d'extrêmes difficultés au plan de l'intégration sociale.

Dans ce tourbillon identitaire, ils réagissent par le déploiement de stratégies au plan individuel ou collectif. La recherche a révélé que substantiellement, ces stratégies permettent aux "Diaspos" d'obtenir des résultats académiques et professionnels assez intéressants à analyser. Mieux, on assiste même au renversement du stigmate par ces stratégies qui les inscrivent dans une position qui suscite administration, imitation dans beaucoup de domaines. Les stratégies de construction de l'identité du "Diaspo" deviennent une école de vie, par voie de conséquence un modèle à imiter par beaucoup de "Tengistes". En définitive, il est loisible de soutenir que l'identité des "Diaspos" laisse voir une catégorie sociale qui vient s'ajouter à une pluralité ethnique (ou pluralité identitaire) en présence au Burkina Faso. Et, c'est une richesse (J. Benoist (2007) la différence enrichissant) censée accroître la diversité culturelle et renforcer le capital social comme, l'a si bien souligné S. Ponthieux (2008, p. 28) : *'le capital social est la dimension sociale du développement durable (...) qui permet la croissance du capital manufacturé et du capital humain sans détruire les autres formes de capital'*. Ce qui conduirait vers une identité nationale chez J. Thibault-Couture (2017, p. 15) pouvant *'contribuer à la cohésion sociale, spécialement dans les États qui ont connu le choc d'un changement de régime et qui doivent affirmer leur légitimité au plan national et international'*.

## Bibliographie

Assmann A. (1994). *Construction de la mémoire nationale, Une brève histoire de l'idée allemande de Bildung*. Paris : Maison des sciences de l'homme, 111 p.

Belguidoum S. (2000). Stigmatisation et bricolage identitaire : le vécu de l'entre-deux. Colloque international " les lignes de front du racisme. De l'espace Schengen aux quartiers stigmatisés ". Paris, Institut Maghreb - Europe, Université Paris 8, Jan 2000, Halshs-00940455

Benoist J. (2007). Logiques de la stigmatisation, éthique de la déstigmatisation in « L'information psychiatrique » Volume 83, DOI 10.3917/inpsy.8308.0649, p. 649-654

Boa T. R. (2009). Ivoirité, Identité culturelle et intégration africaine : logique de dédramatisation d'un concept : Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest, n° 3, p. 75-83

Bouthillier L., Filiatrault F. (2003). Exploration du phénomène de stigmatisation au regard des activités de surveillance de l'état de santé de la population, Document d'information du Comité d'éthique de santé publique (CESP), p.12

Bréchon P. (2008). Valeurs vécues et représentations. Paris, Conseil de l'Emploi, des Revenus et de la Cohésion sociale, Séminaire 2007, Dossier n° 3, p.37-47

Carbonnier M. (2015). Histoires d'hommes, histoires de schizophrènes : l'identité psychomotrice au service d'une identité pathologique, Mémoire du Diplôme d'État de Psychomotricien, Institut de Formation en Psychomotricité, Université de Bordeaux, p. 97

Chanfrault-Duchet M.-F. (1987). Le récit de vie : donnée ou texte ? L'autre sociologie : approches qualitatives de la réalité sociale in Cahiers de recherche sociologique, Volume 5, numéro 2,  
URI :

<https://id.erudit.org/iderudit/1002024ar>, DOI :<https://doi.org/10.7202/1002024ar>

Claval P. (1997). Le territoire dans la transition à la postmodernité in *Le territoire, lien ou frontière ? Identités, conflits ethniques, enjeux et recompositions territoriales*, Paris-Sorbonne. Paris, Orstom, Colloque 2-4 octobre 1995, Institut français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération, p. 1-14

Collignon B. (1997). La construction de l'identité par le territoire, Quelques réflexions à partir du cas des Inuit, d'hier (nomades) et d'aujourd'hui (sédentarisés) : *Le territoire, lien ou frontière ? Identités, conflits ethniques, enjeux et recompositions territoriales*. Paris, Orstom, Colloque 2-4 octobre 1995 Paris-Sorbonne, Institut français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération, p. 1-11

Comte J. (2010). Stigmatisation du travail du sexe et identité des travailleurs et travailleuses du sexe : *Déviance et Société*, vol. 34, n° 3, p. 425-446

Commission Nationale des Frontières de Côte d'Ivoire. (2020). *État des lieux de la situation des frontières terrestres en Côte d'Ivoire : Rapport*. Abidjan : Production du Secrétariat Exécutif de la Commission Nationale des Frontières de Côte d'Ivoire, 65 p.

Dabiré B. H. (2016). *Migration au Burkina Faso, Profil migratoire 2016*. Genève, Organisation Internationale pour les Migrations, 97 p.

Devillard A., Bacchi A. et Noack M. (2015). *Enquête sur les politiques migratoires en Afrique de l'Ouest : Rapport*. Dakar : Publication de Vienne et l'Organisation internationale pour les migrations, 351 p.

Donzelot J. (2008). La cohésion sociale en crise in *Conseil de l'Emploi, des Revenus et de la Cohésion sociale*. Paris, Séminaire 2007, Dossier n° 3, p.17-23

- Dubar C. (1998). Trajectoires sociales et formes identitaires. Clarifications conceptuelles et méthodologiques : Sociétés contemporaines, N°29, p.73-85 ; doi : <https://doi.org/10.3406/socco.1998.1842>, [https://www.persee.fr/doc/socco\\_1150-1944\\_1998\\_num\\_29\\_1\\_1842](https://www.persee.fr/doc/socco_1150-1944_1998_num_29_1_1842)
- Dubar C., Engrand S. (1991). Formation continue et dynamique des identités professionnelles : Formation Emploi, N°34, La Formation Professionnelle Continue (1971-1991) p. 87-100 ; doi : 10.3406/forem.1991.1829  
[http://www.persee.fr/doc/forem\\_0759-6340\\_1991\\_num\\_34\\_1\\_1829](http://www.persee.fr/doc/forem_0759-6340_1991_num_34_1_1829)
- Dubreuil B. (2006). L'origine de l'État et la nature de la coopération. Eurostudia, 2(2). <https://doi.org/10.7202/014588ar>
- Dumais L. (2003). Stigmatisation et rétablissement : un retour sur ma vie : Une conférence de Robert Lundin : Le Partenaire, vol. 11, n°1, p.4-9
- Focus 2030 (2021). Migration et développement : Quel rôle pour l'aide publique au développement, Notes d'analyse n°4, 10 p.
- Fortin G. (2020). Les relations entre l'auto-stigmatisation, l'estime de soi, l'auto-efficacité et le rétablissement chez les personnes ayant des troubles mentaux : une étude corrélacionnelle, Canada, Mémoire de Maîtrise en travail social, Université du Québec à Chicoutimi, 126 p.
- Gazibo M. (2017). La légitimité de l'État africain dans un contexte de coproduction de la gouvernance : Repenser la légitimité de l'État africain à l'ère de la gouvernance partagée, Presse de l'Université du Québec, p. 2-8
- Gubert F. (2003). L'impact de l'émigration sur les pays d'origine : état de la recherche : Paris, Dialogue, Numéro 19, Lettre d'information de DIAL, p.1-7
- Holiday R. (2018). *L'obstacle est le chemin : De l'art éternel de transformer les épreuves en victoires*. Paris, Alisio, 350 p.
- Huntington P. S. (2004). *Qui sommes-nous ? Identité nationale et choc des cultures*. Paris Odile Jacob, 307 p.

Ibrahim B., Corman V. (2018). Schizophrénie et dysphorie de genre : est-ce juste une question de thalami ? *Endocrinologie*, p.353-357

Jeudy-Ballini M. (2010). L'altérité de l'altérité ou la question des sentiments en anthropologie : *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 130-131 |, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 09 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6035> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.6035>

Koumba R. R. (2022). Penser la territorialité et l'identité africaines à travers la notion d'« itinérance » chez Achille Mbembe : *Hybrida*, (4), 73–86. <https://doi.org/10.7203/HYBRIDA.4.23761>

Lledo P.-M. (2019). Vers une anthropologie de l'altérité : *La Revue Hermès*, n° 85(3), CNRS, p. 32- 40

Maharoux A. (1997). La Haute-Volta devient Burkina Faso : un territoire qui se crée, se défait et s'affirme au rythme des enjeux : Le territoire, lien ou frontière ? Identités, conflits ethniques, enjeux et recompositions territoriales. Paris, Orstom, Colloque 2-4 octobre 1995 Paris-Sorbonne, Institut français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération, p. 1-10

Ouédraogo N. B. (2020). *Sociologie des violences contre l'État au Burkina Faso, Question nationale et identité*. Paris, l'Harmattan, 247 p.

Pageon C. (1991). L'identité territoriale : la dualité rurale-urbaine dans la municipalité régionale de comté les Basques, Actes et instruments de la recherche en développement régional n° 8, Université du Québec à Rimouski, 186 p.

Pascual S. A. (1997). Le sujet comme processus inachevé : Contributions à une sociologie du sujet. Paris, l'Harmattan, p. 95-110

Polère C. (2016). *La cohésion sociale, Cinq modalités de construction d'indicateurs de cohésion sociale, Projet Modélisation Urbaine de Gerland (MUG) : Étude. Métropole de*

*Lyon* : Publication de la Direction de la Prospective et du Dialogue public, 39 p.

Ponthieux S. (2008). La notion de capital social : Conseil de l'Emploi, des Revenus et de la Cohésion sociale. Paris, Séminaire 2007, Dossier n° 3, p.25-28

Tapsoba, T. A. ; Meda M. M. ; Sangli G. and Dabiré B. H. (2022). Un Panorama des Inégalités Liées à la Migration entre le Burkina Faso et la Côte d'Ivoire : *The Journal of Critical Global South Studies* , Vol. 5, No. 1/2, Special, p. 93-115

Thibault-Couture J. (2017). La construction de la nation sud-africaine entre représentation internationale et antagonismes subnationaux : Repenser la légitimité de l'État africain à l'ère de la gouvernance partagée, Presse de l'Université du Québec, p. 11-37

Verhoeven M. (1997). De la socialisation-intégration à l'autoconstruction sociale de l'identité : Contributions à une sociologie du sujet. Paris, L'Harmattan, p.51-74

Vieillard C.-A. (2017). La Personnalité : Ses troubles et leur évolution : Référentiel de Psychiatrie CHU Dijon, Communication du 24 février 2017, p.56

Vienne P. (2004). Au-delà du stigmate : la stigmatisation comme outil conceptuel critique des interactions et des jugements scolaires : *Éducation et Sociétés*, n° 13/2004/1, p.177-192

## **Webographie**

Zongo M. (2006). Les diaspo au Burkina Faso : les parents à problème [consulté le 25/12/2023] Pambazuka News, Analysis and Debates for Freedom and Justice,